que, l'art de faire concourir les scènes plaisantes et même bouffonnes au même but que les situations les plus dramatiques ont fait du *Henri IV* de Shakspeare un de ses chefs-d'œuvre, dans la série de ses pièces appelées historiques. Le grand poëte y déroule les événements qui ont marqué l'établissement de la maison de Lancastre, et particulièrement les joyeuses débauches de l'héritier présomptif, le prince de Galles, depuis roi sous le nom de Henri V. De là deux actions habilement fondues : d'un côté, le roi Henri IV et sa cour, en proie à toutes les perplexités de la politique; de l'autre, le jeune prince toujours à la taverne, en compagnie de Falstaff et d'une bande de drôles mis en scène de la façon la plus originale. La création du personnage de Falstaff, qui apparaît pour la première fois dans ce drame, est une des plus achevées de Shakspeare. Le point culminant de cette partie de l'intrigue est une bonne farce que joue le jeune prince à cet énorme vaurien : il lui fait dévaliser des marchands, à main armée, accompagné de deux ou trois coquins, puis tombe lui-même, masqué, sur les voleurs, les met en fuite et s'empare du butin. Le plaisant consiste dans les bourdes incroyables que débite Falstaff, ce type du poltron vantard, racontant qu'il a fallu toute une armée pour le faire fuire, et de quantité de cadavres dont il a jonché la route. Pris en flagrant délit de mensonge, il se console en pensant que, du moins, l'argent est sauf. Bientôt l'heure sérieuse sonne pour le jeune prince : il lui faut combattre aux côtés de son père et il emmène avec lui Falstaff, qui continue, en qualité de capitaine, la série de ses grands coups d'épée.

**HENRI V**, roi d'Angleterre, fils aîné du précédent, né en 1388, mort en 1422. Avant de monter sur le trône, il se fit remarquer par ses talents militaires, mais aussi par ses débauches effrénées. Dès son avénement (1413), il changea de conduite, s'entoura de sages conseillers, dompta une insurrection de lollards, punit une conspiration en faveur de son cousin Richard, de la maison d'York, et, pour faire diversion aux agitations de l'intérieur, annonça l'intention de faire revivre les vieilles prétentions d'Edouard III sur la couronne de France. Le moment était favorable : la France était alors déchirée par les factions de Bourgogne et d'Armagnac et gouvernée par un prince en démence, jouet des partis et des ambitions qui s'agitaient autour de lui. Allié secrètement au duc de Bourgogne, Henri entra dans la Seine à la tête d'une flotte considérable, emporta Harfleur, se dirigea par terre vers Calais, d'où il attendait des renforts, rencontra les Français sur les bords de la Somme, et, malgré l'infériorité de ses forces, gagna sur eux la mémorable bataille d'Azincourt (25 octobre 1415). L'affaiblissement de son armée ne lui permit pas de tirer de sa victoire un parti décisif. L'année suivante, il reparut en Normandie, prit Rouen, malgré la plus héroïque défense, et menaça Paris. En même temps, il continuait d'actives négociations avec tous les partis en lutte et parvenait à faire conclure l'odieux traité de Troyes (1420), qui lui donnait, avec la main de Catherine de France, fille de Charles VI, la régence du royaume et le reconnaissait héritier de la couronne après le roi régnant, au détriment du dauphin. Il fit son entrée à Paris le 1er décembre, escorté par une nombreuse noblesse et par les chefs des corporations bourgeoises, éternel cortége de tous les vainqueurs. Bientôt la paix de Meaux lui soumit toutes les provinces jusqu'à la Loire, au delà de laquelle le dauphin tenait encore. Il mourut au château de Vincennes, en 1422, après avoir nommé le duc de Bedford régent de France et le duc de Glocester lord protecteur d'Angleterre.

**Henri V**, drame en cinq actes, de Shakspeare, qui fait suite aux deux parties de *Henri IV* et complète la trilogie. Le prince de Galles est devenu roi; tout en gardant sa bonne humeur d'autrefois, il a renoncé à ses folies, et Shakspeare en fait un type accompli de noblesse et de loyauté. Le poëte a déroulé, dans une série de tableaux dont quelques-uns sont admirables, cette partie de la guerre de Cent ans qui aboutit pour nous à Azincourt et au traité de Troyes. Des scènes familières s'entre-croisent avec des situations dramatiques et des récits dignes de l'épopée. Il n'a manqué à Shakspeare, pour faire une œuvre irréprochable, qu'un peu plus de respect pour les vaincus. *Henri V* fut joué en 1599.

**HENRI VI**, roi d'Angleterre, fils et successeur du précédent, né à Windsor en 1421, mort en 1471. Il n'avait que neuf mois à la mort de son père, qui l'avait placé sous la tutelle des ducs de Glocester pour l'Angleterre, et de Bedford pour la France. Pendant qu'on le proclamait à Paris, Charles VII, reconnu par les provinces non conquises par les Anglais, tenait la campagne, mais perdit les batailles de Crevant (1423) et de Verneuil (1424) et se vit à deux doigts de sa ruine. On sait comment l'héroïsme de Jeanne Darc sauva la monarchie et la France et commença la décadence des Anglais sur le continent. En 1451, il ne restait plus à Henri VI que Calais. En 1444, il avait épousé Marguerite d'Anjou, qui prit sur son faible esprit un ascendant absolu et qui devint le véritable chef du gouvernement, surtout quand elle eut fait assassiner le duc de Glocester, dont la puissance lui portait ombrage (1447). Ce meurtre, la dilapidation des finances, les défaites de l'armée anglaise en France entretenaient dans la nation un sombre mécontentement, et suscitèrent des conspirations et des révoltes dont la reine ne triompha qu'avec une extrême difficulté. Cette princesse était, du reste, douée d'une énergie toute virile, et, au milieu des factions qui ensanglantèrent l'Angleterre, elle lutta, pour conserver le trône à son époux et à son fils, avec une constance héroïque, dont on retrouve bien peu d'exemples dans l'histoire. C'est sous ce règne que commença la guerre terrible des Deux-Roses entre la maison régnante (Lancastre) et la maison d'York. Richard, duc d'York, sut profiter habilement de l'état de démence et d'insensibilité où était tombé le roi, et parvint, malgré la reine, à se faire nommer par le Parlement lord protecteur ou régent (1453). Menacé peu après dans son autorité, il commença la guerre civile, entraînant dans sa cause le célèbre Warwick, *le faiseur de rois*, et une partie de la noblesse anglaise; il écrasa les lancastriens à Saint-Albans (1455), puis à Northampton (1460) et fut tué au moment où le Parlement lui décernait les honneurs royaux. Son fils Edouard hérita de ses prétentions, se mit à la tête du parti, vainquit les troupes de Marguerite à Towton (1461) et se fit proclamer roi. Pendant ces guerres, Henri VI, d'abord captif, puis délivré par Marguerite, tomba enfin entre les mains d'Edouard, qui l'enferma dans la Tour (1464). Marguerite reprit les armes en 1471, et cette fois avec l'appui de Warwick, renversa Edouard du trône, délivra de nouveau le malheureux insensé, mais, malgré son indomptable énergie, fut encore une fois vaincue, d'abord à Barnet, où périt Warwick, puis à Tewkesbury (1471). Henri VI retomba entre les mains du vainqueur, qui déshonora son triomphe en le faisant mettre à mort. La chute de ce fantôme de roi, si souvent le jouet des événements et des partis, suspendit momentanément la guerre des Deux-Roses.

**Henri VI**, tragédie en trois parties, de cinq actes chacune, de W. Shakspeare. Cette trilogie fut jouée de 1584 à 1588; c'est probablement la première œuvre de l'auteur, qui a travaillé sur un canevas fourni par le répertoire du théâtre. Quelques scènes seulement sont de lui, et son travail général n'a guère consisté qu'en des retouches. Une succession de tableaux incohérents déroule sur la scène toute l'histoire du règne de Henri VI; notons seulement que, dans la première partie, qui retrace les guerres de France (1429), le rôle de Jeanne Darc est singulièrement défiguré. Notre héroïne y est bafouée comme une sorcière et une prostituée. Dans la seconde partie, qui offre le même encombrement de matériaux historiques mal élaborés, sont représentées les luttes des partis, celui de Glocester, celui de Winchester, celui du duc d'York, et les déchirements de la guerre des Deux-Roses; la bataille de Saint-Albans dénoue un moment l'action, qui reprend dans la troisième partie. Celle-ci embrasse tous les événements qui se sont succédé de 1455 à 1471, et clôt, par le meurtre de Henri VI, le règne de la maison de Lancastre; la Rose blanche a triomphé de la Rose rouge. L'intérêt dramatique de cette longue élucubration, où les qualités ordinaires du poëte n'étincellent que çà et là, est trop disséminé pour être bien fort; la fidélité manque à la reproduction des événements et des caractères. « Les horreurs qui y sont accumulées ne laissent pas que d'être peintes avec une certaine énergie, dit M. Guizot, mais bien éloignée de cette vérité profonde que, dans ses beaux ouvrages, Shakspeare a su, pour ainsi dire, tirer des entrailles mêmes de la nature. »

**HENRI VII**, roi d'Angleterre, le premier des Tudors, né en 1458, mort en 1509. Il appartenait à la maison de Lancastre et descendait, par les femmes, du troisième fils d'Edouard III. D'abord connu sous le nom de comte de Richmond, il se réfugia en Bretagne après la ruine des lancastriens à Tewkesbury (1471), revint en armes en Angleterre sous Richard III (1485) et écrasa à Bosworth son rival, qui perdit en même temps la couronne et la vie. Proclamé roi, Henri éteignit la guerre des Deux-Roses et réunit en sa personne les droits des deux maisons par son mariage avec la jeune princesse Elisabeth, fille d'Edouard IV. Néanmoins, ses ennemis ne le laissèrent point régner en paix et suscitèrent contre lui plusieurs imposteurs, notamment Lambert Simnel, qui se donnait pour Edouard Plantagenet, enfermé à la Tour, et Perkins Warbeck, qui se faisait passer pour le duc d'York, Richard Plantagenet. Henri triompha de toutes ces attaques et resta paisible possesseur du trône. Deux passions dominaient l'âme de ce prince : sa haine contre les derniers membres de la maison d'York et son avarice sordide. La première le poussa à des crimes, la seconde à des extorsions et à des violences inouïes : confiscations, amendes arbitraires, vente de pardons, dénis de justice, proscriptions. Les principaux ministres de ces actes tyranniques furent le cardinal Morton, Empson et Dudley. Appelé en Bretagne par la duchesse Anne, attaquée par la France, il s'ébranla trop tard et ne put empêcher le mariage de cette princesse avec le roi Charles VIII. Il en prit prétexte pour obtenir des subsides considérables, afin de revendiquer ses prétendus droits sur le royaume de France, vint investir Boulogne (1492), mais se hâta de conclure le traité d'Etaples, par lequel Charles VIII achetait la paix moyennant 745,000 écus. Cette expédition n'avait été pour Henri qu'un expédient pour tirer de l'argent de ses sujets et de ses ennemis. Il amassa ainsi des trésors immenses. Il prépara la fusion de l'Ecosse avec l'Angleterre, en mariant sa fille au roi Jacques IV, affaiblit l'aristocratie, en lui permettant d'aliéner ses biens et surtout en lui retirant le privilége d'entretenir une clientèle armée, augmenta les prérogatives de la *chambre étoilée* et commença le développement de la marine anglaise.

**HENRI VIII**, roi d'Angleterre, fils et successeur du précédent, né en 1491, mort en 1547. Rien ne faisait présager qu'il dût être le Néron de l'Angleterre, et son avénement (1509) fut accueilli par les espérances de la nation, fatiguée du despotisme fiscal de son père. Il entra, en 1512, dans la ligue contre Louis XII, gagna sur les Français la bataille de Guinegate (journée des Eperons, 1513), battit leurs alliés les Ecossais à Floddenfield, où périt le roi Jacques IV avec toute sa noblesse, fit ensuite la paix avec le roi de France et lui donna en mariage sa sœur, Marie Tudor (1514). François Ier et Charles-Quint recherchèrent son alliance; il eut avec le premier, à Guines, la fameuse entrevue connue sous le nom d'entrevue du *Camp du Drap d'or* (1520), où les deux rois déployèrent une magnificence inouïe, mais qui n'eut aucun résultat positif, car Henri, et surtout son ministre, le cardinal Wolsey, étaient déjà gagnés à la cause de l'empereur. Ils la soutinrent mollement pendant quelques années, envoyèrent des troupes en Picardie pour agir de concert avec les impériaux, mais revinrent à l'alliance française après la bataille de Pavie. Les affaires intérieures détournèrent bientôt Henri des événements continentaux. Jusque-là, sous l'inspiration de Wolsey, il s'était montré despote, mais non cruel, gouvernant sans parlement, levant des taxes arbitraires, mais ne s'étant encore souillé par aucun des crimes qui le rendirent si odieux. Au moment où l'unité catholique était brisée en Allemagne par les prédications de Luther, le monarque anglais se crut appelé à ruiner la nouvelle doctrine par l'autorité de sa science et de sa parole. Nourri des subtilités scolastiques de saint Thomas d'Aquin, il se persuada facilement qu'il était le premier théologien de la chrétienté, et composa contre le réformateur allemand le traité *De septem sacramentis* (1521), qu'il dédia au pape, et qui lui valut de la cour de Rome le titre de *Défenseur de la foi*. Il affectait à cette époque un grand zèle pour l'orthodoxie. En 1527, ayant conçu une violente passion pour Anne de Boulen, il voulut, sous prétexte de parenté, faire rompre son mariage avec Catherine d'Aragon; la cour romaine traîna l'affaire en longueur. Irrité des continuels délais au moyen desquels sa demande était éludée, Henri disgracia d'abord Wolsey, qu'il soupçonnait avec raison de connivence, s'entoura d'hommes plus serviles encore, Suffolk, Norfolk, Thomas Cromwell, et, bien résolu à trancher la difficulté par un coup d'autorité, fit consulter pour la forme les universités de l'Europe, dont il acheta l'approbation; enfin, il chargea l'archevêque de Cantorbéry, Cranmer, de prononcer son divorce (1533). Quelques jours plus tard, il fit consacrer son mariage avec Anne de Boulen; c'était le premier pas dans la voie d'une séparation avec l'Eglise romaine. Dès lors, il ne s'arrêta plus. Il ne répondit à l'excommunication que par une suite de mesures qui consommèrent le schisme. Il asservit le clergé anglais par la terreur et la corruption, se fit décerner par lui, ainsi que par le Parlement, le titre de *chef suprême de l'Eglise anglicane*, défendit les appels en cour de Rome, se réserva l'élection et la consécration des prélats, le jugement des hérésies, s'attribua la dîme des bénéfices ecclésiastiques, interdit toute contribution pécuniaire imposée par le pape, et notamment le *denier de saint Pierre*, etc. Le clergé, terrifié, accepta ces réformes, contre lesquelles protestèrent deux illustres victimes, le cardinal Fisher et le chancelier Thomas Morus, qui furent envoyés à l'échafaud (1535). L'année suivante, la jeune reine, Anne de Boulen, fut livrée au supplice, sous l'accusation d'adultère, et le roi épousa Jeanne Seymour, qui mourut dix-sept mois après. L'exemple des princes allemands encouragea Henri à la confiscation des biens ecclésiastiques : il se jeta sur cette riche proie, commença par les monastères, et, malgré les résistances, malgré les soulèvements populaires, consomma la confiscation en cinq années. Il est à remarquer que le clergé, qui s'était docilement soumis aux réformes religieuses, défendit ses richesses avec une énergie désespérée, qui demeura, au reste, sans résultat. Chose bizarre! en se séparant d'une manière aussi éclatante de la communion romaine, Henri VIII n'avait pas cessé de se prétendre orthodoxe, et, en même temps qu'il faisait pendre les catholiques qui ne reconnaissaient point son infaillibilité en matière de religion, il envoyait au bûcher les protestants et toute personne convaincue d'hérésie. Ce maniaque sanguinaire, outre son *bill des six articles*, qu'il avait fait promulguer pour fixer l'uniformité de la foi, avait rédigé, pour l'instruction religieuse de ses sujets, deux traités théologiques : l'*Institution du chrétien* et la *Doctrine et science nécessaires à tout homme chrétien*, qui furent imposés comme la règle suprême de la foi. Il interdit, en outre, la lecture de la Bible à tout autre qu'aux chefs de famille des classes nobles ou riches. Parmi les nombreuses victimes de sa monomanie théologique, on remarque un pauvre maître d'école qui, mis en jugement pour avoir nié la présence réelle, en appela au roi. Henri saisit cette occasion d'étaler sa faconde scolastique; il argumenta contre le malheureux pédagogue, qui eut l'imprudence d'interloquer le roi, et, finalement, fut livré aux flammes. Il va sans dire que Henri prétendait à la même infaillibilité et à la même omnipotence en matière de gouvernement. Tous les pouvoirs publics, au reste, épurés, asservis et terrorisés, s'empressaient de sanctionner ses actes comme autant de lois sacrées; lords et Communes, aussi lâches que le sénat romain, allaient au-devant de ses caprices, approuvaient tous ses crimes et rivalisaient de bassesse et de servilité. En 1540, Henri se maria en quatrièmes noces avec Anne de Clèves; sur la foi d'un portrait d'Holbein, il avait demandé en mariage cette jeune princesse, qu'il trouva beaucoup moins belle que le portrait, et qu'il prit en aversion. Sous un prétexte futile, il fit casser cette nouvelle union par l'assemblée du clergé, épousa Catherine Howard et la fit décapiter six mois après, sous l'accusation de galanterie avant son mariage. Une sixième femme, Catherine Parr, ne craignit pas cependant d'accepter cette main sanglante et faillit être envoyée à la mort, pour avoir osé soutenir une discussion théologique contre son terrible époux. Henri fit pendant quelques années, mais inutilement, la guerre à l'Ecosse, pour lui imposer l'organisation religieuse de l'Angleterre, s'unit à Charles-Quint contre François Ier (1542), vint s'emparer de Boulogne (1544) et rendit cette ville trois ans plus tard, en vertu d'un traité avec la France. Il étendit sa suprématie spirituelle sur l'Irlande, qui fut, en outre, érigée en royaume dépendant de l'Angleterre, et fit rentrer également dans l'unité de la monarchie la portion du pays de Galles qui avait formé jusqu'alors une sorte d'Etat indépendant, divisé en près de cent cinquante seigneuries.

Jusqu'à la dernière heure, ce prince resta le même tyran impitoyable et sanguinaire; la flamme des persécutions religieuses et l'échafaud des meurtres juridiques demeurèrent jusqu'à la fin ses moyens de gouvernement. Dans la dernière année, ses souffrances physiques, son obésité monstrueuse, les ulcères qui le dévoraient l'avaient rendu plus féroce encore et plus altéré de sang, et il expira en donnant des ordres de mort. Il avait alors cinquante-six ans et en avait régné trente-six. Le fils qu'il avait eu de Jeanne Seymour lui succéda sous le nom d'Edouard VI. Ses deux filles, Marie, née de son premier mariage, et Elisabeth, fille d'Anne de Boulen, régnèrent successivement après la mort de leur frère. C'est à tort que l'on a quelquefois considéré Henri VIII comme le fondateur du protestantisme en Angleterre; il en fut, au contraire, le persécuteur le plus violent. Mais sa séparation de la communion romaine a préparé la révolution religieuse qui s'accomplit après lui, et qui substitua l'anglicanisme au catholicisme romain.

**Henri VIII**, tragédie en cinq actes de W. Shakspeare, jouée vers 1601. Ce fut la dernière composition historique du grand poëte. Ecrite sur la demande d'Elisabeth et pour être représentée dans quelque fête royale, cette pièce se ressent de la gêne que dut éprouver Shakspeare à mettre sur la scène, devant Elisabeth, le meurtrier de sa mère, Anne de Boulen. « Le caractère de Henri VIII, dit M. Guizot, est complétement insignifiant, et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est l'intérêt que le poëte d'Elisabeth a répandu sur Catherine d'Aragon; dans le rôle de Wolsey, surtout au moment de sa chute, se retrouve la touche du grand maître; mais il paraît que, pour les Anglais, le mérite de l'ouvrage est dans la pompe du spectacle, qui l'a déjà fait reparaître plusieurs fois sur le théâtre dans quelques occasions solennelles. *Henri VIII* peut avoir pour nous un intérêt littéraire, celui du style, que le poëte a certainement eu soin de rendre conforme au langage de la cour, tel qu'il était de son temps ou peu d'années auparavant. Dans aucun de ses autres ouvrages le style n'est aussi elliptique; les usages de la conversation semblent y porter, dans la construction de la phrase, cette habitude d'économie, ce besoin d'abréviation qui, dans la prononciation anglaise, retranchent des mots près de la moitié des syllabes. On n'y trouve d'ailleurs presque point de jeux de mots, et, sauf dans un petit nombre de passages, assez peu de poésie. » *Henri VIII* fut repris après la mort d'Elisabeth, en 1613. Il y a lieu de croire que l'éloge de Jacques Ier, encadré à la fin, dans une prédiction, fut ajouté à cette époque, soit par Shakspeare lui-même, soit par Ben Johnson. Ce fut, dit-on, à cette reprise, en 1613, que les canons que l'on tirait à l'arrivée du roi, chez Wolsey, mirent le feu au théâtre du Globe, qui fut entièrement consumé. La pièce comprend un espace de douze ans, depuis 1521 jusqu'en



1533. On n'en connaît, avant celle de Shakspeare, aucune autre sur le même sujet.

**Henri VIII**, tragédie en cinq actes et en vers, de Marie-Joseph Chénier (théâtre de la République, 1791). Cette pièce inaugura la nouvelle salle du Théâtre-Français, rue Richelieu, et faillit sombrer sous les cabales, qui s'adressaient beaucoup plus au républicain qu'au poëte. Suivant Laharpe, « *Henri VIII* est une très-mauvaise pièce, une déclamation en dialogues, chargée de lieux communs; on n'y trouve ni intérêt, ni intrigue, ni action, ni marche dramatique, ni mouvements, ni convenances, ni caractères. » Ce jugement doit être réformé. La pièce, sans être un chef-d'œuvre, a de l'intérêt. M.-J. Chénier a choisi, dans la série d'aventures sanglantes qui font du règne de Henri VIII un long drame, la catastrophe d'Anne de Boulen, remplacée dans le cœur du Barbe-Bleue royal par Jeanne Seymour, et il en tire plusieurs situations pathétiques. Les caractères historiques sont assez bien tracés; celui de Henri VIII est surtout d'un énergique relief, et, n'y eût-il que le récit de la mort d'Anne de Boulen, au cinquième acte, cette tragédie mériterait encore d'être lue, sinon représentée.

**Henri VIII** (LES SIX FEMMES DE), scènes historiques, par M. Empis (1854). L'auteur a suivi les mêmes procédés que le président Hénault, Rœderer et M. Vitet avaient empruntés à Shakspeare, et qui consistent dans une succession de tableaux et des changements de scène fréquents, permettant de retracer les événements à mesure que les fournit l'histoire et avec moins de gêne qu'au théâtre. Il a essayé de se tenir le plus près possible de la vérité, de présenter sous leur vrai jour les physionomies et les événements; il a fait revivre, avec beaucoup d'art, les personnages divers que lui offrait cette page éminemment dramatique de l'histoire d'Angleterre. On voit succéder, par d'étranges et sanglantes révolutions, à la douce et résignée Catherine, cette touchante Anne de Boulen, puis Jeanne Seymour, puis Anne de Clèves, que Henri VIII a aimée en peinture et qu'il répudie dès qu'il l'a possédée, puis Catherine Howard, ambitieuse, hardie, mais que sa coquetterie téméraire doit pousser bientôt du trône d'Anne de Boulen à son échafaud, puis cette théologienne disputeuse, mais prudente, Catherine Parr, qui eut la sagesse de se laisser convertir par son intolérant époux. Le monstre implacable, à la fois tendre et sanguinaire, fascine ses victimes et les attire à lui, les unes par la crainte, les autres par l'amour, d'autres par l'ambition. Henri VIII constitue à lui seul la véritable unité de l'action dramatique; il est le centre de toutes ces intrigues, le héros de toutes ces séductions, le bourreau de toutes ces femmes. M. Empis a traité avec soin cette étonnante figure; mais il eût fallu, pour lui donner tout son relief, une main plus puissante que la sienne.

IV. Princes espagnols.

**HENRI Ier**, roi de Castille, né en 1202, mort en 1217. Il succéda en 1214 à son père, Alphonse IX, et régna sous la tutelle de sa mère, Eléonore d'Angleterre; mais celle-ci étant morte vingt-cinq jours après Alphonse, Bérangère, sœur du jeune roi, puis le comte Alvar, exercèrent successivement la régence et ensanglantèrent la Castille en se disputant le pouvoir. Le jeune prince mourut avant sa majorité.

**HENRI II**, connu sous le nom de **Henri de Transtamare**, roi de Castille, fils naturel d'Alphonse XI et d'Eléonore de Guzman, né en 1333, mort à Burgos en 1379. Il conspira longtemps contre son frère Pierre le Cruel, que ses crimes avaient rendu odieux, finit par obtenir l'appui de Charles V, roi de France, qui envoya à son aide les grandes compagnies, avec Du Guesclin pour général, et perdit la bataille de Navarette (1367). Après cette défaite, il retourna en France et obtint de nouveaux secours, qui lui permirent de faire une nouvelle tentative en Castille. Il tua Pierre à Montiel et se fit proclamer roi (1368). Suivant les récits d'un grand nombre d'historiens, il tua son frère à coups de poignard, dans la tente de Du Guesclin, où il avait été attiré; mais d'autres historiens disent que le meurtre eut lieu dans la tente d'un simple gentilhomme nommé Le Bègue de Villaine. Il eut ensuite des succès dans quelques guerres contre le Portugal, l'Aragon et la Navarre, paya fidèlement sa dette de reconnaissance envers Charles V, en envoyant devant La Rochelle une flotte qui combattit victorieusement celle des Anglais, et resta jusqu'à sa mort attaché à l'alliance française.

**HENRI III**, l'**Infirme**, roi de Castille, né à Burgos en 1379. Il succéda à son père Jean Ier en 1390. Sa minorité fut troublée par des rivalités. A quatorze ans, il se déclara majeur, réprima les soulèvements des grands, repoussa les attaques du Portugal, châtia les pirates barbaresques qui ravageaient les côtes de l'Andalousie et prit Tétouan. Dans l'affaire du schisme, il se prononça pour Benoît XIII et s'attira les censures de son rival Boniface III, pour quelques changements dans la discipline ecclésiastique. Il interdit l'usure aux juifs, travailla à l'embellissement de Madrid et mourut au moment où il préparait une expédition contre les Maures d'Espagne.

**HENRI IV**, l'**Impuissant**, roi de Castille, né à Valladolid en 1425, mort en 1474. Il succéda à son père Jean II en 1454, après avoir pris part à plusieurs révoltes contre lui. Quelques combats contre les Maures lui concilièrent d'abord l'affection de ses sujets; mais son ineptie, sa prodigalité et ses mauvaises mœurs lui attirèrent bientôt le mépris universel. Les historiens rapportent que, pour se justifier du reproche d'impuissance, il livra son épouse, Jeanne de Portugal, à l'un de ses favoris. Jeanne de Castille aurait été le fruit de cet adultère. Suivant d'autres récits, il se serait fait, en outre, délivrer un certificat de virilité par une commission de médecins. Ces précautions n'empêchèrent point que les grands ne prissent ce prétexte pour se soulever contre lui et lui opposer son frère Alphonse, qui mourut après la bataille indécise d'Olmedo (1467). Las de discordes, Henri consentit à reconnaître sa sœur Isabelle pour son héritière. Ce prince avait beaucoup de vices; mais on ne lui reproche point de cruauté. Il affectait, au reste, une dévotion excessive. Il fit aux Maures une guerre qualifiée de croisade, qui dura dix ans et n'eut d'autre résultat que d'épuiser le trésor, ce qui obligea Henri à émettre des monnaies dont la valeur intrinsèque était presque nulle. On vit les denrées monter jusqu'à cinq fois leur valeur ordinaire.

**HENRI** (don), infant de Castille, né vers 1225, mort en 1304. Frère d'Alphonse X, roi de Castille, il essaya de le détrôner, mais fut complétement battu (1257), et se rendit alors à Tunis, où il adopta, dit-on, la religion et les mœurs des Sarrasins et prit du service dans l'armée musulmane. Las de ce genre de vie, don Henri se rendit en Italie et alla trouver Charles d'Anjou, qui venait de conquérir le royaume de Naples (1268). Ce prince l'accueillit d'autant plus favorablement que Henri lui prêta une forte somme d'argent, et demanda au pape Clément IV de donner à l'infant de Castille l'investiture du royaume de Sardaigne. Mais la mésintelligence ne tarda pas à se mettre entre les deux princes. Charles d'Anjou refusa de rendre l'argent qu'il avait emprunté. Furieux contre le roi de Naples, Henri résolut de le renverser, se rendit à Rome, où il s'empara du pouvoir, se déclara le partisan de Conradin, qu'il appela en Italie, l'accueillit en grande pompe à Rome, l'aida à chasser les Angevins de la Sicile et se signala par sa grande bravoure à la bataille de Tagliacozzo, où Conradin fut vaincu et fait prisonnier (1268). Livré peu après à Charles d'Anjou, par l'abbé du Mont-Cassin, l'infant Henri fut enfermé dans une cage de fer, traîné ainsi de ville en ville et livré à la risée de la populace; grâce à l'intervention du pape Honorius IV, il recouvra enfin la liberté en 1294, et retourna alors en Castille, où régnait son neveu don Sanche. A la mort de ce prince (1295), il se fit nommer régent du royaume et gouverna la Castille jusqu'à la majorité de Ferdinand IV, en 1302. Deux ans après, il mourut sans laisser d'enfant. C'était un prince perfide et rusé, d'une nature inconstante et inquiète, et extrêmement vicieux.

**HENRI DE TRANSTAMARE**, roi de Castille. V. HENRI II, DE CASTILLE.

**HENRI DE BOURBON** (Marie-Ferdinand), infant d'Espagne, duc de Séville, né en 1823, tué en duel en 1870. Il était frère aîné de François d'Assise, époux de la reine Isabelle, et cousin germain de cette princesse, qui le nomma vice-amiral de la flotte. Ayant manifesté hautement des idées politiques très-avancées, il se vit privé de son grade et de ses autres dignités en 1867 et se rendit alors à Paris, où, sans fortune particulière, il se trouva dans une position extrêmement gênée. Après la révolution de 1868, qui renversa du trône Isabelle, l'infant don Henri publia quelques brochures républicaines, puis retourna en Espagne, où il s'était lié avec le maréchal Prim, alors à la tête des affaires. Peu après, il se livra à d'ardentes attaques contre le duc de Montpensier, l'accusa ouvertement d'avoir contribué à la chute d'Isabelle pour s'emparer du trône, et dans un manifeste, intitulé : *Aux montpensiéristes* (7 mars 1870), il parla du fils de Louis-Philippe dans des termes tellement injurieux que celui-ci crut devoir relever le gant et le provoquer en duel. La rencontre eut lieu le 12 mars suivant, à une courte distance de Madrid. Après quelques coups de pistolet échangés sans résultat, l'infant don Henri, atteint par une balle à la tête, tomba roide mort. Deux jours après, il était conduit au cimetière, sans le concours du clergé, par un imposant cortége de francs-maçons, qui le comptaient au nombre de leurs affiliés.

V. Princes portugais.

**HENRI DE BOURGOGNE** ou **DON HENRIQUE**, fondateur de la monarchie portugaise, fils du duc Henri de Bourgogne et arrière-petit-fils de Robert, roi de France, né, probablement à Dijon, vers 1057, mort en 1114. Il vint fort jeune dans la péninsule, combattit les Maures, et reçut d'Alphonse II, roi de Castille, la main de sa fille naturelle, Thérésa, avec l'investiture de trois des plus belles provinces qui composent aujourd'hui le Portugal. Ces contrées étaient en quelque sorte à conquérir sur les Maures, ou du moins à défendre contre leurs attaques incessantes. Après la mort d'Alphonse, Henri se rendit à peu près indépendant, accorda des franchises à plusieurs cités et prépara la grandeur de la monarchie portugaise.

**HENRI** ou **HENRIQUE** (le cardinal), roi de Portugal, né à Lisbonne en 1512, mort en 1580. Il était fils de dom Manoel, fut revêtu, dès l'enfance, des ordres sacrés, et devint évêque d'Evora, puis cardinal (1545). En 1539, il avait été nommé grand inquisiteur, et c'est par ses soins que se multiplièrent les succursales du saint office et que fut fondée cette inquisition de Goa qui se rendit si horriblement célèbre. A la mort de son neveu, le roi dom Sébastien (1578), Henri fut appelé tout à coup à monter sur le trône de Portugal. Il était alors cacochyme, phthisique, brisé par l'âge et par la maladie, et ne prenait pour toute nourriture que du lait de femme, ce qui ne l'empêcha pas de songer un instant à demander au pape l'autorisation de se marier, dans le fol espoir de donner un héritier au trône. Toutefois, il renonça à ce projet, abandonna la direction des affaires d'État à Christovam de Moura, et se montra plein de faiblesse et d'irrésolution. N'ayant pas voulu reconnaître pour son héritier dom Antonio, prieur de Crato et neveu de Jean III, il entra en négociation avec le roi d'Espagne, Philippe II, et lui offrit la couronne de Portugal. Par cet acte déplorable, Henri précipita son pays dans une crise désastreuse en provoquant son asservissement par l'Espagne. Philippe II s'empara, en effet, du Portugal après la mort du cardinal-roi.

**HENRI le Navigateur** ou **DOM HENRIQUE**, infant de Portugal, troisième fils de Jean Ier, né à Porto en 1394, mort en 1460. Il reçut une éducation extrêmement remarquable pour l'époque et dirigée surtout vers les sciences nautiques et mathématiques, puis il prit une part brillante à l'expédition de Jean Ier contre les Maures d'Afrique, expédition qui livra Ceuta et Tanger aux Portugais (1415). Henri était grand maître de l'ordre du Christ, et venait d'être nommé duc de Viseu lorsqu'il fit construire au cap Sagres, en 1419, un château fort qui devint bientôt le centre d'une agglomération d'habitants appelée *Villa do Infante*. Là, dom Henri établit un observatoire, une école nautique, une Académie hydrographique, et devint le promoteur des grandes découvertes maritimes qui illustrèrent la fin du règne de son père. La côte occidentale d'Afrique, Porto-Santo, Madère, etc., furent explorés et colonisés par ses soins. Mais son surnom de **Navigateur** n'est pas d'une exactitude rigoureuse, car il ne dirigea en personne aucune expédition. Il fut activement secondé dans son œuvre par son frère Pedro, duc de Coïmbre, qui fit tous ses efforts pour accroître les connaissances géographiques du Portugal et ses ressources intérieures. En 1431, l'infant dom Henri, qui avait pris le titre de protecteur et de défenseur perpétuel des études en Portugal, fit don de son palais à l'université de Lisbonne et la dota d'une rente pour payer de nouveaux professeurs. En 1437, il reçut le commandement d'une flotte envoyée contre les Maures de Tanger; mais il échoua devant des forces supérieures. Ce prince a laissé quelques écrits qui n'ont pas été publiés.

VI. Princes et personnages divers.

**HENRI Ier**, dit **le Grand**, premier duc de Bourgogne, né vers 950, mort en 1002. Fils du comte de Paris, Hugues II le Grand, il devint duc de Bourgogne à la mort de son frère Othon (965). Son autre frère, Hugues Capet, étant devenu roi de France, lui donna le titre de grand-duc, d'où vient son surnom. C'était un prince doux et vertueux, qui s'attacha à corriger les abus. Son fils adoptif, Othon, lui succéda.

**HENRI Ier, le Libéral** ou **le Large**, comte de Champagne et de Brie, né vers 1127, mort en 1181. Il succéda, en 1152, à son père, Thibaut IV, gagna l'amitié du roi de France, et se signala par ses grandes libéralités envers les savants, les artistes et les pauvres. En revenant de la terre sainte, où il était allé prendre part à une croisade, il fut arrêté en Illyrie (1180), mais recouvra bientôt la liberté, et mourut peu après son retour à Troyes. Il dota Troyes de canaux pour faciliter le travail des manufactures.

**HENRI, le Lion**, duc de Saxe et de Bavière, né en 1129, mort en 1195, fils du précédent. A la mort de son père, il vit confisquer la plus grande partie de son héritage par l'empereur Conrad, en obtint la restitution sous Frédéric Barberousse (1154), qu'il accompagna par reconnaissance dans ses premières expéditions en Italie, et dont plus tard il encourut la disgrâce, mais qu'il ne trahit point, comme on le dit quelquefois. Les principales causes de cette disgrâce furent la puissance où Henri était parvenu par ses conquêtes sur les Slaves et son refus mal dissimulé de secourir Frédéric après sa défaite de Legnano. Cité successivement à plusieurs diètes, il fit constamment défaut et fut dépouillé de toutes ses possessions, à l'exception de Brunswick et de Lunebourg (1181). L'empereur, qui craignait son influence en Allemagne, lui infligea même plusieurs années d'exil. Quelques années plus tard, il parvint à conquérir le Holstein et plusieurs villes du Nord, mais ne put les conserver.

**HENRI, le Jeune**, roi de Jérusalem et comte de Champagne, né vers 1150, mort en 1197. Il partit pour la Palestine lors de la troisième croisade, en 1189, se conduisit brillamment dans plusieurs rencontres, notamment au siége de Ptolémaïs, et monta sur le trône de Jérusalem en 1192. Henri avait épousé Isabelle, veuve du marquis de Tyr, Conrad. Il mourut après cinq ans de règne.

**HENRI DE HAINAUT**, empereur français de Constantinople, né vers 1174, mort en 1216. Il était second fils du comte de Flandre, Baudouin VIII. Il accompagna son frère à la quatrième croisade, prit part à la prise de Constantinople (1204) et à la fondation de l'empire latin, reçut, pour sa part de conquête, plusieurs provinces d'Asie, gouverna l'Etat pendant la captivité de son frère chez les Bulgares, et lui succéda quand on eut acquis la certitude de sa mort (1206). Il gouverna avec autant de prudence que d'énergie et d'habileté, se défendit contre les Bulgares et les Grecs, tenta une conciliation difficile, sinon impossible, entre les Grecs, les Vénitiens et les barons français, modéra le zèle excessif du légat pontifical, qui voulait ramener par la violence les Grecs schismatiques, protégea, autant qu'il le put, les vaincus contre la violence et la spoliation, se montra, en un mot, guerrier, politique et administrateur, mais ne parvint pas à donner un grand éclat à l'empire franco-byzantin, dont la décadence se précipita sous ses successeurs. Il mourut empoisonné, en marchant contre les Epirotes, qui s'étaient emparés de deux fiefs impériaux (1216).

**HENRI II**, dit **le Pieux**, duc de Silésie, né en 1191. Il était fils de Henri le Barbu et de sainte Hedwidge, et descendait de la race des Piast, en Pologne. Il succéda à son père en 1239, et se vit, dès son avénement, menacé par un ennemi formidable. Les Tartares Mongols, après avoir asservi toute la Russie, venaient de pénétrer en Pologne et en Hongrie; Boleslas V le Chaste, roi de Pologne, saisi d'une lâche terreur, avait pris la fuite, et les Tartares, après avoir triomphé de la résistance que leur opposèrent quelques courageux palatins, avaient brûlé Cracovie et s'étaient avancés jusque sur les frontières de la Silésie. Le salut commun rassembla les Moraves, les Silésiens et les chevaliers teutoniques; Henri le Pieux prit le commandement de leur armée, qui comptait 30,000 hommes; mais les Tartares en avaient 100,000, et, cette fois encore, le nombre l'emporta. Le duc Henri périt à la bataille de Liegnitz (1241), en chargeant à la tête de ses phalanges. Son héritage fut entre ses fils l'occasion de longues querelles intestines, qui se terminèrent enfin par un partage, lequel eut les résultats les plus désastreux pour la Silésie.

**HENRI**, dit l'**Illustre**, margrave de Misnie, né en 1218, mort en 1288. Il succéda, en 1221, à son père, Dietrich ou Thierry l'Opprimé, sous la tutelle de son oncle maternel, Louis le Pieux, landgrave de Thuringe. Ce dernier étant mort en 1227, la mère du jeune prince, l'ambitieuse Jutta, qui s'était remariée avec le comte Poppo de Henneberg, prit les rênes du gouvernement. Henri fut déclaré majeur avant l'époque fixée par les lois, et épousa, dès 1234, Constance, fille de Léopold, duc d'Autriche. Il fit ses premières armes contre les Prussiens, et eut ensuite à combattre le margrave Jean de Brandebourg; mais bientôt la guerre de la succession de Thuringe vint l'occuper exclusivement. Dès 1242, il avait reçu de l'empereur l'investiture éventuelle de la Thuringe et du palatinat de Saxe. Cependant, lors de l'extinction de la ligne mâle de Thuringe en la personne du landgrave Henri Raspon (1247), il se vit forcé de soutenir par les armes ses droits sur ce pays, contre une plus proche héritière du landgrave, Sophie, épouse de Henri II, duc de Brabant, et contre un autre compétiteur, Siegfried, comte d'Anhalt. Les états de Thuringe lui prêtèrent serment d'hommage en 1249, et, l'année suivante, il prit possession du gouvernement de la Hesse, mais seulement au nom de Henri l'Enfant, fils mineur de Sophie. Cette dernière, ayant bientôt après fait alliance avec le duc Albert de Brunswick, la lutte se ranima avec plus d'ardeur que jamais, et ne se termina qu'en 1263, par la bataille de Wettin, à la suite de laquelle Henri laissa la Hesse au fils de Sophie et resta paisible possesseur de la Thuringe. Mais, dans l'intervalle de ces luttes, il avait négligé de faire valoir, à l'extinction de la ligne de Bubenberg, les droits qu'il possédait, en Autriche, du chef de sa femme, et ne reçut, en dédommagement, qu'une faible indemnité. Le reste de son règne fut troublé par de cruelles discordes, nées au sein même de sa famille. Il avait abandonné à son fils aîné, Albert, dit le Méchant, la Thuringe, le palatinat de Saxe et le territoire de Pleissen, et à Dietrich, le plus jeune, la marche de Landsberg, ne conservant pour lui-même que la Misnie et la basse Lusace. Albert étant bientôt entré en lutte avec ses propres fils, Frédéric le Mordu et Diezmann, toute union fut détruite entre la famille de Henri, ainsi qu'entre les diverses provinces qui étaient jadis sous sa domination. Il sembla vouloir encore augmenter les difficultés de cette situation intérieure, en contractant un second mariage avec Agnès de Bohême, morte sans enfants, en 1268, puis un troisième avec Elisabeth de Maltitz, qui lui donna un fils, Frédéric, dit le Petit. Ses efforts pour assurer à ce dernier une partie de son héritage ne réussirent qu'à envenimer ses querelles avec ses autres enfants, auxquelles sa mort seule mit un terme. C'était un prince doué de grandes